

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 18 (1917)

Artikel: Le vrai Paris [fin]
Autor: Bovet, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-763961>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE VRAI PARIS

(Fin)

Lundi 16 avril. La classe 18, dite des „bleuets“, est partie aujourd'hui pour entrer en caserne et rejoindre dans quelques mois ses aînés, sur le front. Passant à la Gare de Lyon, j'ai eu la chance d'assister à ce départ. Les „bleuets“ arrivaient par centaines, en chantant, bras dessus bras dessous; pas un seul cas d'ivresse, presque point de bousculade; quelques drapeaux, quelques pancartes, ici et là un accordéon rythmant l'héroïque *Chant du départ*. Des gars solides, colorés, à la mine décidée sans trace de forfanterie; je suis même frappé par certaines expressions naïves. Jamais je n'aurais cru que la grande ville recélât une jeunesse aussi vigoureuse, et je me rappelle soudain un autre départ observé il y a vingt ans, un soir, à la Gare Montparnasse. Alors c'était la cohue, des sifflets, des chansons obscènes, des cris de femmes; en un mot, l'atmosphère de *Sous-offs*. Quel chemin parcouru! Sans doute, il y a l'influence des sports, la conscience de la patrie en danger; mais il doit y avoir quelque chose d'autre encore, une transformation qui vient de loin, qui s'effectuait dans le subconscient, qui s'affirme aujourd'hui comme une victoire morale, et qui sera demain *la victoire*. Ce qu'on voit briller dans ces yeux intelligents, c'est l'entrain d'un peuple indomptable, avec aussi la douceur d'une émotion contenue. Les flots chantants de cette jeunesse s'engouffrent dans les halls, envahissent les quais et disparaissent dans les wagons, en un désordre apparent qui se résout en ordre spontané, sans qu'on sente jamais (comme on sent trop chez nous) la fêrule d'un invisible maître d'école-caporal. Beauté poignante d'une gravité qui n'a rien de „solennel“! O Paris, ville énigmatique et si claire à la fois, toujours la même dans tes nombreuses métamorphoses, toujours la première à affronter les crises des décadences périodiques et la première aussi à découvrir l'étoile du matin, hier encore tu nous déconcertais, aujourd'hui tu nous redresses dans un suprême élan vers les vérités éternelles!

Ce matin, la jeunesse; cette après-midi, j'ai vu quelques-uns de ceux qui l'ont faite ce qu'elle est. D'abord, dans un cabinet de la Mazarine, le savant R.; tête pâle et amaigrie, au profil surprenant

d'énergie spiritualisée; la parole est voilée, comme venant d'un au-delà; les mots sont nets, la pensée précise, le sourire bienveillant; il s'abonne à *Wissen und Leben*; bien qu'interdite en Allemagne, et dédaignée par nos grands manitous, ma revue n'est-elle pas un dernier pont entre les hommes de bonne volonté? — Puis causerie d'une heure dans le cabinet de By., devant un grand feu de cheminée; By. rentre d'une tournée dans les camps de prisonniers allemands, à l'amélioration desquels il a beaucoup contribué; il raconte que plusieurs prisonniers, travaillant chez les paysans, déclarent ne pas vouloir rentrer en Allemagne; la France les a conquis, d'abord le corps et le cœur ensuite. Comme je lui parle de son fils unique, tombé récemment, By. répond d'une voix qui tremble à peine: „C'était une âme très noble; c'est une perte pour la patrie de demain.“ A voir ces pères, que 1870 a grandis, on s'explique mieux le miracle de la jeunesse. — Enfin, chez A., je remonte jusqu'à la source: 1789—1793; ce fut la mode un certain temps (et Taine y a contribué) de pleurer sur les victimes de la guillotine (toutes forcément „innocentes“ !), de maudire et ridiculiser les Jacobins; bien peu connaissent le vrai travail, législatif et organisateur, le travail admirable et durable de la Convention. On dira ce qu'on voudra; les Jacobins furent les apôtres, excessifs mais nécessaires, d'une foi nouvelle; tant qu'il y aura de par le monde des mentalités de Junkers, l'esprit jacobin sera notre salut; et je serai toujours avec lui contre les „laudatores temporis acti“. Nous devons à A. d'avoir protégé la flamme qui illumine aujourd'hui les chemins d'une Europe démocratique.

Ce soir, dîner chez les R.; le manque de charbon nous concentre dans un petit salon où la conversation a quelque chose de plus intime; R. parle fort bien, avec documents précis, du Père Hyacinthe, de la sincérité de sa révolte, de ses dernières années. Mme de B. raconte comment son mari, officier d'artillerie, vient de détruire à coups de canon le château de ses ancêtres, occupé par les Allemands. Mme de B. me semble être la grâce faite femme, le produit achevé d'une longue civilisation; cette souplesse de lignes, ce geste si noble dans son aisance, cette simple élégance qui dépasse toute coquetterie, cette lumière du regard, c'est une joie des yeux et de l'esprit, que j'ose savourer sans indiscretion, puisqu'elle m'en rappelle une autre, toute pareille...

Jeudi 19 avril: En passant le pont de la Tournelle pour aller sur la rive gauche, je revois presque chaque jour le restaurant de la Tour d'Argent. Dououreux souvenir; il résume, comme en un symbole, la catastrophe des intellectuels. C'était en mars 1914; j'avais invité à la Tour d'Argent quelques amis et collègues: français, allemands, suisses. Le fameux canard au sang, quoique réussi, n'y fut qu'un facteur de troisième ordre; combien plus savoureuse la causerie et plus profonde la joie d'une communion des esprits. C'était en mars 1914... Fin septembre, un de ces amis signait le „manifeste des 93“, qui a déclenché la guerre générale des intellectuels; un autre lui répondait aussitôt par une lettre ouverte et dépassait à son tour, sur un point, les limites de l'équité; un troisième, Allemand marié à une Parisienne, m'envoyait du front quelques lignes poignantes; la méthode rigoureuse d'un quatrième, appliquée aux carnets allemands, en tirait des aveux que rien ne saurait infirmer; un cinquième enfin me traitait plus ou moins de Boche...

Voilà ce que la guerre a fait de nous en quelques mois. Est-ce une raison de désespérer? Sans doute, il y a des amitiés qu'on ne renouera jamais; la guerre finie, toute une génération de savants allemands demeurera exclue de la collaboration fraternelle; elle s'en est retranchée elle-même; à cela il n'y a point de remède; mais les générations se succèdent et ne se ressemblent pas; si notre idéal triomphe, son miracle refleurira la terre entière; bien au-delà de nos douleurs personnelles, qui s'évanouiront avec nous, nous entrevoyons, par les yeux de l'esprit, la loi durable de solidarité humaine; un jour viendra où, dans l'histoire de la civilisation, notre catastrophe ne sera plus qu'un hiatus passager; et je crois que nos fils vaudront mieux que nous. Si les héros de la Marne et de Verdun ont combattu pour la liberté des enfants à naître, pourquoi léguerions-nous la haine à la jeunesse studieuse qui nous remplacera? Léguons-lui notre espoir, notre foi, dont elle fera, enfin, une réalité. A sa tâche, déjà difficile, de reconstruction, n'ajoutons pas le poids et le chaos de nos ruines. Vers 1930 ou 1940, puissent les intellectuels de tous pays et de toutes langues ne savoir de nous qu'une chose: c'est que nous avons cru en eux!

Ce n'est point là seulement le vœu platonique d'un „neutre“; c'est la leçon même qui se dégage de la pensée française, en ce

qu'elle a de plus net et de plus constant. Mardi, j'ai été reçu par Bt., qui écrivait en 1900, dans un livre sur Pascal: „C'est par le bien qu'il faut aller au bien et combattre le mal; seul, l'amour peut vaincre la haine et préparer le règne de l'amour“. Si tout d'abord, devant l'agression et devant l'étrange catéchisme des 93, les intellectuels français ont excédé à leur tour, la plupart d'entre eux se sont ressaisis, car il y a des gestes qu'il vaut mieux ne pas imiter; Bt., qui connaît admirablement la philosophie allemande, ne se retourne point contre elle avec fureur, comme certains l'ont fait qui ne distinguent plus entre Kant et Naumann ou Lasson. Il s'efforce à l'équité, douloureusement, noblement. En pays neutres, les uns s'emballent, d'autant plus violemment qu'ils ne risquent pas leur peau, et les autres passent l'estompe sur les responsabilités, d'un geste qu'ils croient souverain et qui n'est que piteux; en Allemagne, quelques savants proclament, d'un ton magnanime, leur pitié pour cette „pauvre France abusée“; toutes ces attitudes s'effondrent devant la réalité des grands esprits français: fidèles à la tradition cartésienne de l'universalité, ils ont cru à la paix, à la justice; ils y ont travaillé; ils ont mené jusqu'au bout l'affaire Dreyfus; à la Haye, ils ont soutenu l'arbitrage; ils ont fondé la „Ligue des droits de l'homme“ . . . et voilà que la Force, exploitant leur rêve pacifiste, s'est dressée contre eux, violant les cités travailleuses, moissonnant la jeunesse, et affirmant qu'il faut en finir avec ce foyer de révolte qu'est Paris! Eh bien, j'affirme que dans leur majorité, et malgré la littérature de certains journaux, les Français ont déjà dépassé et surmonté la haine des premiers mois; ils ont mieux que la haine et bien mieux que la paix blanche (ce leurre des illuminés russes et des bourgeois que la guerre gêne dans leur digestion): ils ont l'inexorable volonté du Droit.

Sans doute j'ai entendu et lu à Paris des énormités et des pauvretés, des bourdes et des âneries; c'est inévitable; mais une heure de causerie avec Bt. (et tant d'autres encore!) suffit à montrer la direction de l'esprit français; il y a ici, beaucoup plus qu'en d'autres pays, une parenté profonde entre le peuple et les intellectuels. Pourquoi? Problème à étudier; psychologique et historique. Flaubert écrivait à George Sand, en 1867: „C'est nous, et nous seuls, c'est-à-dire les lettrés, qui sommes le peuple ou pour parler mieux: la tradition de l'humanité“.

De même, en bonne partie, pour le Parlement. A-t-on dit assez de mal de la Chambre des députés ! Fait curieux : les mêmes journalistes suisses qui attaquent sans cesse les pleins pouvoirs du Conseil fédéral sont ceux-là aussi qui souhaitent un dictateur à la France ! Sans doute, il est plus difficile de gouverner avec un Clémenceau qu'avec un Scheidemann ; c'est là qu'est le noble péril de la démocratie ; et je crois que ce sera un titre de gloire pour la France que d'avoir été le seul pays d'Europe où le Parlement ait maintenu, pendant la guerre, tous ses droits...

Aujourd'hui jeudi, une autre de ces visites qui sont une joie et un encouragement. C'était chez L., que je voyais pour la première fois, depuis tant d'années que je lis et relis ses ouvrages. Je lui raconte que mes fils ont appris, de son petit Manuel, l'histoire de France, et mieux encore : le *sens* de l'histoire. Penchant sa tête puissante, aux cheveux blancs, il parle lentement, nettement, avec une force contenue. Chez lui encore, le patriote, le savant et l'homme ne font qu'un. C'est lui qui a dit à des millions d'enfants : „La seule politique qui convienne à un peuple libre, c'est la politique de paix et de travail. Après cent ans de lutte nous avons la liberté et l'égalité. Faisons maintenant tous nos efforts pour avoir la fraternité“. C'est lui qui, en pleine guerre, dans ses cours, explique en partie la Prusse par „les fautes capitales et sans excuse“ de Napoléon I^{er}. Un Suisse allemand me racontait cette leçon, émerveillé et tout ému d'une pareille grandeur. Heureuse la jeunesse dont les maîtres ne se sont jamais désintéressés des questions politiques et morales, maîtres dont la vie rayonne d'humanité.

Ce vieil hôtel au Quai d'Orléans, d'où l'on voit miroiter la Seine derrière un feuillage léger, ce logis où l'on accède par un escalier d'antan, serait-ce la demeure de ce Sylvestre Bonnard dont France a fait une figure immortelle ? Je le croyais au Quai Malaquais, mais il se pourrait bien que Paris en ait plusieurs exemplaires ; il me semble reconnaître le chat Hamilcar et une Thérèse rajeunie. A l'excellence du dîner, on voit bien que ce Bonnard-là est marié. Les Hv. sont des gens délicieux ; c'est la science dans toute sa bonté ; c'est la conscience en pleine lumière ; c'est la simplicité, ce fruit exquis et si rare aussi de la civilisation. Les Hv. ont invité une douzaine de collègues, et je me sentirais gêné parmi tant de noms illustres, si nous ne subissions pas tous

le charme de la simple droiture qui émane de nos hôtes. Nous ne parlons pas de science, mais de nos étudiants, auxquels il faut faciliter une orientation nouvelle. Il y a des raisons de croire que certaines barrières vont tomber; en Suisse nous avons cultivé le Russe et le Bulgare; peut-être y a-t-il pour nous une tâche plus proche et plus féconde; pourvu que les politiciens et l'industrie des étrangers ne s'en mêlent pas... Une fois de plus je constate dans ce milieu que la grosse question, ce n'est pas la haine de l'Allemagne (nul ne songe à lui infliger la peine du talion), mais le souci des droits de l'homme dans une Europe enfin délivrée du cauchemar de la force. Pour un observateur superficiel, il est aisé de constater que la devise „Liberté, égalité, fraternité“ n'est que partiellement et relativement réalisée en France; à regarder de plus près, on voit qu'elle est du moins un programme sincère. Le seul fait d'avoir *créé* cette formule ne prouve-t-il pas un immense effort vers le bien? En temps de paix les Français avaient la manie de se ridiculiser eux-mêmes; depuis la guerre on voit rayonner cette *foi* dont ils ont toujours vécu, en dépit de toutes les apparences.

Samedi 21 avril. Il faut partir, au moment où le Luxembourg, enfin, s'épanouit au soleil printanier. Hier, dernière soirée chez Mme D.; nous avons failli avoir Briand! Il a manqué un tableau auquel il n'aurait point été insensible. Pendant que nous, les gens graves, nous parlions de choses graves, deux jeunes femmes se sont assises par terre, devant le feu de cheminée; toutes deux en blanc, l'une blonde et l'autre brune; leurs têtes se rapprochaient sur le fond rougeoyant; les bras nus avaient des gestes doux; et c'était le symbole du recueillement dans la tempête. — Pour rentrer, j'ai suivi d'abord la rue Richelieu, très sombre, et point commode avec la ligne irrégulière de son trottoir; d'autant plus enchanteresse, le long des quais, la lumière diffuse de la Seine sous un ciel sans lune. Solitude et silence profond, avec le seul bruissement des flots; voilés d'une buée légère, le Palais de Justice et Notre-Dame. J'ai savouré Paris comme un être aimé qu'on va quitter.

Ce matin, entretien cordial avec S. L. Il est de ceux qui comprennent le mieux l'importance des rapports personnels entre intellectuels. Tous les livres du monde et toutes les revues inter-

nationales ne vaudront jamais, aux heures critiques, l'amitié basée sur le contact direct des esprits, sur la parole vivante des cœurs. Ce fut une faute de l'élite française (elle le reconnaît fort bien) d'être restée un peu distante; discrétion, mais aussi retenue exagérée qui s'explique en partie par la défaite de 1870; le fait est qu'on connaissait fort mal cette élite et beaucoup trop la littérature tapageuse. Personnellement, j'ai eu ce bonheur de rencontrer Gaston Paris dès mon second séjour ici, d'être invité par lui à ses réceptions du Dimanche après-midi; il m'apparaît comme un bon génie; et pourtant combien d'années il a fallu encore au provincial pour pénétrer plus avant dans „le vrai Paris“! Cela va changer certainement; la France a vu que nul ici-bas ne saurait dédaigner les sympathies; délivrée des souvenirs de la défaite, elle ne se laissera pas enivrer par la victoire; grandie par son héroïsme, mais appauvrie en hommes, elle saura mieux prendre et donner, dans un échange plus vivant avec l'humanité reconnaissante dont elle a senti la valeur. Au lendemain de la guerre une lutte plus grande et plus difficile encore va commencer pour refaire l'Europe. Puisse les hommes de tous pays, ceux dont les cœurs battent pour un même idéal, unir leurs efforts d'une façon plus résolue que par le passé. Les temps de la science pure reviendront plus tard; ce qu'ils nous faut aujourd'hui, ce sont des hommes, des croyants. C'est dans cette communauté d'idées que je prends congé de S. L.

Et voici les valises bouclées. Il faut quitter cette chambre où j'ai vécu, en un mois, plus d'heures méditatives que le travail ne m'en laisse, à Zurich, pendant une année. Merci à tous ceux et celles qui m'ont enrichi, ragailardi. La vie en Suisse est dure pour les hommes qui pensent en indépendants. On y estime le député, le professeur, le colonel, l'industriel, en tant qu'ils ont leur place bien marquée dans un parti, dans un canton, dans une institution ou association; mais on y a peu de compréhension pour l'individualité; le cadre importe plus que l'homme. Sous prétexte de modestie (bien mal entendue et peu sincère) on coupe les ailes à tout élan personnel, à la joie de vivre et d'agir; d'où notre style terne, sans relief, sans images, sans aucune de ces formules originales, qui résument et qui illuminent, avec (à l'occasion) un brin de paradoxe, atténué par le sourire. Mes notes sont riches en „mots“ entendus ici, que je n'oserai pas répéter, de peur de scan-

daliser. En voici deux pourtant, prononcés par de très honnêtes femmes: „Il ne faut jamais sacrifier l'équilibre à la vertu.“ — „Appuyons-nous fortement sur nos principes; ils finiront bien par céder.“ — Le premier, n'est-ce pas le mot de Pascal: „Qui veut faire l'ange, fait la bête“? — Et le deuxième, n'est-ce pas, sous une forme ironique, ce que nous faisons tous un peu, à l'occasion, sans le dire?

Formuler clairement, c'est l'honnêteté même de la pensée; mais imposer à autrui et subir soi-même la grisaille de la neutralité, la phraséologie d'une fausse modestie, ça signifie émasculer le principe démocratique. — Ici, j'ai retrouvé ce que Rome m'a révélé jadis: le choc des convictions personnelles, la discussion logique et loyale des idées, les *idées* enfin, qui sont la soie chatoyante dont l'homme pensant tisse sa vie, qui sont la force motrice d'un peuple, qui sont le phare divin de l'humanité. Et je me sens réconforté par le spectacle de ce peuple qui ne lutte point pour une „expansion territoriale“, ni pour des „débouchés“, ni même pour son „existence“, mais pour la liberté, disant: „La liberté dans le droit, c'est la dignité de l'existence.“ Je me dis que Rousseau, le citoyen de Genève, est pour beaucoup dans cet idéalisme, et je continue à croire qu'un jour son peuple et le mien, le peuple suisse, réalisera non plus l'*Emile* seulement, mais surtout le *contrat social*: „C'est dans cette constitution démocratique que le citoyen doit s'armer de force et de constance, et dire chaque jour de sa vie, au fond de son cœur: Je préfère la liberté avec ses périls à la tranquillité de la servitude.“

Dimanche 22 avril. Hier, après une dernière et fraternelle accolade aux amis Mille, j'ai filé sur la Gare de Lyon, par un beau soleil couchant. Mon bagage étant assez léger, dans le hall j'engage une porteuse, histoire d'échanger encore quelques mots avec une de ces vaillantes Parisiennes. „Ah, Monsieur, j'ai porté bien plus lourd! Les premiers temps, c'était dur; les bras rompus! et les reins! On s'y fait; mon mari, qu'est sur le front, en voit bien d'autres; y a les gosses à nourrir, à habiller; faut pas qu'en rentrant, mon homme trouve encore des soucis à la maison. — Vous êtes sûr de la victoire? Nous aussi, mais en Suisse vous pouvez mieux juger. — Bon voyage, Monsieur, et merci pour les bonnes paroles!“

Dans le wagon, je trouve Etienne Lamy, Imbart de la Tour, M^e Robert qui s'en viennent à Zurich, et le Dr. Fleury qui s'arrêtera à Genève. La conversation fait oublier la mélancolie du départ. Une fois ces Messieurs couchés, je reste à regarder la campagne qui fuit dans les ténèbres. Quand donc pourrai-je connaître la province française, qui fournit inlassablement à Paris ses flots d'énergie? ¹⁾ La terre est bien petite et pourtant la vie est trop courte pour qu'on puisse la connaître dans sa plénitude et dans sa variété. Toute notre science est faite de fragments, et la seule intuition jette des ponts provisoires d'un fragment à l'autre.

A Bellegarde, M^e Robert est reconnu par les commissaires; c'est un plaisir que de passer la douane avec lui; son autorité vaut mieux que tous les passeports diplomatiques. Il explique en riant: „J'ai défendu tellement de criminels que toute la police me connaît.“

Après quatre semaines d'absence me voici rentré au pays, comme un moissonneur ramène au soir un char qui plie sous le poids des gerbes. Les impressions vont se tasser peu à peu et se classer. Il en est une qui se dégage nettement dès aujourd'hui: c'est que la France a grandi dans l'épreuve; non pas seulement

¹⁾ Au moment de corriger les épreuves, je reçois d'un ami nommé quelque part dans ces pages, une lettre dont je cite quelques fragments:

„Je ne vous ferai qu'un reproche: c'est que vous nous avez vus plus beaux que nous ne sommes. Vous peignez le Français et la Française tels qu'ils tendent à être, tels qu'ils sont en leurs meilleurs moments. Platon eût dit: l'idée du Français. Hélas! ce n'est pas toujours aussi joli.

... Les étrangers, même amis, ne se rendent pas compte de la révolution produite par cette guerre, par la grande crise de septembre 1914, dans la vie provinciale: forcées de vivre sans le centre, nos provinces ne se sont pas, comme en 1870, senties désemparées; elles ont réagi, comme en juillet—août 1789, elles ont fait de l'organisation spontanée. C'est un fait dont notre Parlement n'a pas encore mesuré les conséquences. Nos députés, élus avant le déluge, nous font l'effet d'ichtyosaures.

... Je ne suis pas très fier des récents débats parlementaires et je trouve dans la presse anglaise d'utiles vérités à notre égard. Tout de même l'ordre du jour de la Chambre a ceci de bon que, replaçant la question d'Alsace sur le terrain du droit, il condamne formellement nos tranche-montagnes. N'ai-je pas eu, récemment, à Versailles, la satisfaction étonnée d'entendre Barrès lui-même parler des 'vertus germaniques', qui se combindraient en Alsace avec les vertus françaises!“

Merci pour ces quelques lignes qui complètent mes notes, ... et qui les confirment!

par la résistance obstinée (que son principal adversaire connaît aussi), mais par un *renouvellement intime*, qui ouvre devant elle un vaste avenir. Peut-être le génie français nous apparaît-il mieux, à nous, dans ses lignes essentielles, qu'aux Français eux-mêmes. Ils marchent en tête, avec, parfois, les hésitations de celui qui fraye la voie; mais nous qui suivons, nous voyons bien que la route monte, qu'elle monte à l'humanité; et c'est pourquoi, jusque dans l'horreur de cette „guerre civile européenne“, nous avons cette confiance: elle sera digne de sa victoire, la France de 1789.

ZURICH

E. BOVET



SOMMERFRÜHE

Von ROBERT JAKOB LANG

Über die grauen Morgenhänge
Steigt der dämmernde Tag empor;
Die Frühe rauscht den hellen Chor
Tausend erwachender Jubelgesänge.

Die Sense legt die vollen Ähren
Sorglich auf den kühlen Grund;
Der Tau liegt auf den Halmen und
Leuchtet wie tiefer Freuden Zähren.



HOCHSOMMER

Von EMIL WIEDMER

Hoch am hart gebogenen blanken Himmel,
Funkelnd wie verwünschtes Glas,
Brennt die Sonne groß und fremd.

Alle sanfte Bläue ist versengt;
Und die Winde, mürb zerknittert,
Starben längst im rotverbrannten Laub.

